

Comoedia / rédacteur en
chef : Gaston de Pawlowski

. Comoedia / rédacteur en chef : Gaston de Pawlowski. 1907-12-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

REDACTION & ADMINISTRATION :
27, Boulevard Poissonnière, PARIS
Téléphone : 238-07
Adresse Télégraphique : COMEDIA-PARIS

ABONNEMENTS :
UN AN 6 MOIS
Paris et Départements : 25 fr. 12 fr.
Etranger : 40 fr. 20 fr.

COMEDIA

Rédacteur en Chef : G. de PAWLOWSKI

REDACTION & ADMINISTRATION :
27, Boulevard Poissonnière, PARIS
Téléphone : 238-07
Adresse Télégraphique : COMEDIA-PARIS

ABONNEMENTS :
UN AN 6 MOIS
Paris et Départements : 25 fr. 12 fr.
Etranger : 40 fr. 20 fr.

De la Critique quotidienne

Son but, sa tâche et son cri

Il n'est pas de critique qui ne soit, en quelque sorte, une œuvre d'art. Elle doit être, comme toute œuvre d'art, une œuvre de l'esprit, une œuvre de la main, une œuvre du cœur. Elle doit être, en même temps, une œuvre de la raison, une œuvre de la sensibilité, une œuvre de la volonté. Elle doit être, en un mot, une œuvre de l'homme. Elle doit être, en un mot, une œuvre de la critique.

Il n'est pas de critique qui ne soit, en quelque sorte, une œuvre d'art. Elle doit être, comme toute œuvre d'art, une œuvre de l'esprit, une œuvre de la main, une œuvre du cœur. Elle doit être, en même temps, une œuvre de la raison, une œuvre de la sensibilité, une œuvre de la volonté. Elle doit être, en un mot, une œuvre de l'homme. Elle doit être, en un mot, une œuvre de la critique.

Il n'est pas de critique qui ne soit, en quelque sorte, une œuvre d'art. Elle doit être, comme toute œuvre d'art, une œuvre de l'esprit, une œuvre de la main, une œuvre du cœur. Elle doit être, en même temps, une œuvre de la raison, une œuvre de la sensibilité, une œuvre de la volonté. Elle doit être, en un mot, une œuvre de l'homme. Elle doit être, en un mot, une œuvre de la critique.

Il n'est pas de critique qui ne soit, en quelque sorte, une œuvre d'art. Elle doit être, comme toute œuvre d'art, une œuvre de l'esprit, une œuvre de la main, une œuvre du cœur. Elle doit être, en même temps, une œuvre de la raison, une œuvre de la sensibilité, une œuvre de la volonté. Elle doit être, en un mot, une œuvre de l'homme. Elle doit être, en un mot, une œuvre de la critique.

Échos

Ce soir, à huit heures trois quarts, au Palais-Royal, première représentation de *Le Sautre*, vaudeville en trois actes, de MM. Georges Berr et Marcel Gaillard.

La Direction du Palais-Royal prie les dames de vouloir bien venir sans chapeau à l'orchestre et au balcon.

Pour supprimer la concurrence : Les directeurs des grands théâtres ne cessent de se plaindre du désagrément que leur causent tous les petits théâtres de quartiers qui, en montrant toutes les pièces qu'ils ont représentées, des qu'elles ont quitté l'affiche, empêchent des reprises qui pourraient être fructueuses.

Pour lutter contre cette concurrence, M. Eugène Héros, directeur du Palais-Royal, vient de promettre à M. Mouzry-Eon, l'auteur de *Panachol*, *Gendarme*, de reprendre en ses amusements vaudeville, durant cinquante représentations, s'il s'engageait d'ici là, à ne pas le laisser jouer dans les théâtres de quartier.

M. Mouzry-Eon, est-il besoin de le dire, a accepté avec enthousiasme cette ingénieuse combinaison.

Là Haine ! On sait combien sympathisent peu deux des plus éminents hommes de théâtre de notre époque, M. Victorien Sardou et M. Catulle Mendès.

L'idéal artistique de ces deux maîtres est en complète opposition. L'auteur de *Gladiateur* écrit plus d'une phrase sévère sur le dramaturge de *Patrice* et celui-ci ne cache pas son ressentiment.

Dernièrement, une commission réunie pour la première fois les deux illustres écrivains qui ne s'étaient jamais rencontrés. Ils sont vus tous les deux, braves tous les deux et l'on s'inquiétait un peu de les voir réunis.

Ils arrivent presque ensemble, négligent de se saluer et, l'air hostile, prennent place non loin l'un de l'autre.

La séance ouverte, chacun donne son avis. M. Sardou développe une opinion qui anime beaucoup le débat. Des conversations très vives s'engagent. Seul, M. Catulle Mendès n'avait pas encore dit un mot.

Alors, l'auteur de *La Haine* impose silence à tout le monde et, le sourire aux lèvres, apostrophe cordialement son vieil ennemi : — Eh bien ! Catulle, c'est à vous !

On pourrait citer mille traits du même genre de l'auteur des *Patrices* de Monche.

C'est à une répétition de *La Sorcière*, qu'on vient de reprendre avec tant de succès.

M. Victorien Sardou, toujours accueillant, avait permis à l'un de ses jeunes admirateurs de l'accompagner au théâtre.

D'après le billet de service, la répétition devait commencer à midi un quart très exactement.

Midi et demi se passe, puis une heure moins le quart, puis une heure. Sarah ne venait pas.

C'était l'hiver, la salle était glaciale. Des pernicieuses courants d'air erraient d'une loge à l'autre. M. Sardou redoutait les courants d'air, ce sont ses plus mortels ennemis. Il bougonnait et dédaignait fiévreusement son pardessus, enlevait et remettait son cache-nez, allait et venait, très irrité.

Croyez-vous, disait-il à son jeune compagnon, quelle méchante femme que cette Sarah ! Elle le fait exprès. Elle veut me tuer. C'est dégoûtant ! C'est infâme !

Et, à mesure que ses pieds se refroidissaient, s'échauffait sa bile : — Ah ! la sale bête ! Ah ! la rusée ! Ah ! mais elle me le paiera !

A ce moment, parait un jeune chasseur porteur d'un immense bouquet.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui demande le maître.

— C'est un bouquet que j'apporte pour Sarah Bernhardt.

Alors, Victorien Sardou, indigné, s'écrie d'une voix forte : — Vous ne pourriez pas dire : Madame Sarah Bernhardt, nom de Dieu !

notre Académie nationale de danse ? Il est fort question de Mlle..., une des plus talentueuses ballerines de l'Opéra-Comique.

C'est surtout en ce qui concerne les auteurs que se vérifie la justesse de ce propos populaire : on a l'âge que l'on paraît.

Nous en avons des preuves illustres et contemporaines. Comédia en rapporte une récemment. On trouvera, peut-être, quelque intérêt à ces deux anecdotes vieilles de deux siècles :

Baron, premier de nom, âgé de plus de soixante-quinze ans, jouait encore Rodrigue dans *Le Cid*. Un soir, à ce passage : Je suis jeune, il est vrai, mais, aux âmes bien ôcées,

La valeur n'attend pas le nombre des années, le parterre sourit. Le grand comédien, sans se déconcerter, recommença ces deux vers avec une telle assurance que le public fut forcé de l'applaudir et de l'admirer.

Le rôle d'Agnès, dans *L'Ecole des Femmes*, fut créé par Mlle de Brié. Ses camarades, la voyant vieillir, lui conseillèrent de céder ce rôle à une autre actrice plus jeune. Mais, dès que celle-ci parut sur la scène, tout le parterre déclara Mlle de Brié avec tant d'insistance qu'on fut obligé d'aller la chercher chez elle. Elle vint, effectivement, jouer le rôle « en tenue de ville » et fut applaudie à tout rompre.

A soixante-cinq ans, elle était encore une charmante Agnès, et l'on fit pour elle ces vers : Il faut qu'elle ait été charmante. Puisqu'aujourd'hui, malgré ses ans, A peine des traits naissants. Egalent ses beaux mourants.

Le Comptoir International, 44, Chaussée d'Antin, achète le plus cher de tout Paris les beaux bijoux ainsi que les bijoux démodés, et paie les reconnaissances 100 pour 100 et plus. Ne vendez aucun bijou sans le lui soumettre.

Les personnes qui vont au théâtre pour voir la pièce en vogue savent qu'elles trouveront, au célèbre Restaurant Lapré, rue Drouot, les traditions de haute cuisine qui ont consacré la solide réputation de cette vieille maison, située à deux pas des boulevards.

On a parlé d'une rencontre entre deux de nos personnalités les plus sympathiques du monde de l'automobile. L'affaire, hélas, nous le dire, n'aura pas de suite, car, hier soir, nous avons aperçu les deux adversaires se rendant ensemble au théâtre des Variétés dans une superbe 35 H.P. munie d'une délicieuse carrosserie Voisine.

Chez Champaux, l'autre soir, au « Dîner des théâtres », un auteur notoire et divorcé défilait : — La liaison, disait-il, c'est le rêve de l'homme qui est libre, et la liberté, le rêve de l'homme qui a une liaison !

NOUVELLE A LA MAIN
A propos de Mlle Sylviac qui est, en le sait, l'amusant procès des Téléphones, celui qui lui valut une condamnation pour avoir appelé « vachère » une de ces demoiselles des P. T. T.

L'artiste allait partir en voyage, il y a quelque temps, et crut bon d'en prévenir sa téléphoniste — le temps a adouci les rapports :

— Je vous enverrai des cartes postales illustrées ! lui dit-elle.

— Merci mille fois, Madame ! fit l'autre, confus.

— Quel est votre nom ? — Mlle Bouvier.

Ouvrez donc les yeux !
Le Masque de Verre.

Les Primes de Comédia

Rappelons que, depuis le 1^{er} décembre, nos anciens et nouveaux abonnés d'un an peuvent se faire remettre, à titre absolument gracieux, dans nos bureaux, un superbe coffret en laque du Japon contenant les spécialités « Beauté » de M. le Maître parfumeur Ed. PINAUD, 18, place Vendôme.

Ce coffret, en laque du Japon, et fermant à clef, est composé :

D'un polissoir deux faces « Beauté », dont le miroir biseauté a la propriété exclusive de la parfumerie Pinoud ;

D'une boîte de poudre « Beauté » dont une application, même répétée, sur les joues leur donne, à l'aise du polissoir, un brillant incomparable ;

D'un flacon d'Eau « Beauté » dont l'application régulière a pour but de blanchir l'épiderme des joues ;

D'un flacon de Baume « Beauté » à application d'un petit pinceau, pour donner aux joues une teinte plus rosée que celle obtenue par l'emploi exclusif de la poudre ;

D'une boîte de « Rosette » qui est le summum du genre. Cet article, à lui seul, réunit les qualités de tous les autres produits de cette série, et lorsque des déjeunés sont pressés par le temps, une simple application de cette excellente préparation suffit pour donner à leurs joues un éclat sans rival.

Le « Beauté » est un composé spécial d'emploi instantané qui donne à la peau une fraîcheur incomparable.

Puis, à côté encore gîte devant nous deux charmantes lectrices et à leur petit échafaudage de nos dernières créations pour le théâtre, l'exquise « Brise Embaumée Violente », la délicieuse « Corrida », dont le succès prodigieux fait le tour du monde, et enfin un bijou de petite boîte en satin contenant l'odorant et suave « Poésie Corrida ».

Nous sommes heureux de pouvoir offrir ces primes magnifiques à nos amis de la première heure, auxquels nous ne saurions jamais assez témoigner toute notre reconnaissance.

COMEDIA

COMEDIA EN VISITE

Chez la maîtresse de ballet de l'Opéra-Comique

Menue, pareille, avec ses cheveux blancs qui semblent poudrés à frimas, à une petite Marquise d'autrefois, Mme Mariquita passe, dans les coulisses de l'Opéra-Comique, comme une petite fée de grâce et de légèreté...

Et c'est véritablement une petite fée que cette artiste au talent précieux, élocatrice des merveilles de la statuaire, comme des plus irrésistibles imaginations.

Par des escaliers interminables, la petite fée monte, monte... Et Comédia, sans souffler, bougonne et regrette cette

le succès des ballets qui furent alors montés. Ce fut certainement l'époque la plus florissante du ballet. Tous les littérateurs : Catulle Mendès, Armand Silvestre, Jean Lorrain en tête, apportaient leurs idées fées à la petite fée, et Mme Mariquita tissait de ses mains fragiles toute la trame dans laquelle le rêve se réalisait et prenait forme pour le plus grand ravissement des foules.

Puis M. Albert Carré, devenu directeur de l'Opéra-Comique, l'appela auprès de lui. Et ce fut pour Mme Mari-



Mme MARIQUITA (Photo Paul Boyer et Bert)

invention peu esthétique, mais si confortable — l'ascenseur. Mais Comédia est curieux. Comédia est consciencieux. Comédia s'est juré qu'il présenterait ses hommages à Mme Mariquita, tout haut, en ce septième étage de la salle Favart, où la maîtresse de ballet « règle » les compositions confiées à son goût délicat.

Et Comédia a tenu sa promesse.

Venue toute jeune à Paris, Mme Mariquita fit d'abord une longue carrière de danseuse, et y rencontra, des succès, un prodigieux succès... Par la suite, longtemps après, elle se voua à la direction des ballets et, tout de suite, elle y excella.

D'une imagination vive, riche en trouvailles exquises, en créations poétiques, elle régla, pendant une dizaine d'années, avec un sentiment de l'harmonie inconnu jusqu'alors, la plupart des ballets du Châtelet.

Ensuite, elle passa à la Gaité et aux Folies-Bergère. Tous les Parisiens qui fréquentent l'établissement de la rue Richer, se rappellent la réputation et

l'occasion de nous montrer des reconstitutions artistiques de danses grecques, dont la perfection et l'art n'avaient encore jamais été égales. Dans *Iphigénie en Tauride*, d'abord, mais surtout dans *Alceste* et dans *Aphrodite*, elle nous révéla toutes les splendeurs et toutes les grâces de la statuaire, développées dans un enchaînement harmonieux de formes mouvantes.

Ces jours derniers, la reprise d'*Orphée*, à la Gaité, nous offrait un terme de comparaison pour juger toute la valeur du talent de cette précieuse artiste. On sait avec quel charme et quelle délicatesse Mme Mariquita évoqua le *Printemps* de Botticelli, à l'acte des Champs-Élysées.

Une autre artiste a essayé, sans y réussir, de renouveler la vision poétique, qui nous fut donnée jadis.

Bientôt, la reprise d'*Iphigénie en Aulide*, à la salle Favart, nous sera une occasion nouvelle de sentir combien le talent de Mme Mariquita est fait d'harmonie, de délicatesse et de beauté parfaite.

GEORGES TALMONT.

La guerre civile au Théâtre

A propos d'un article de M. Albert Flament, Mme Yvette Guilbert fait appel aux bons sentiments et à la raison des « gens de théâtre »

M. Albert Flament, dans son article de samedi dernier sur les réditions générales, parle de la violence de l'atmosphère qu'on respire à ces sortes de fêtes ; il dit :

Une répétition générale à Paris rassemble hgo à loge, princes et courtisans, caricaturistes et chroniqueurs, auteurs dramatiques et Manon Lescaut, financiers de divers ordres, académiciens et revuistes, personnalités du Faubourg Saint-Germain et du Faubourg Poissonnière, mille indésinables, bondonneux, dévotés, qui à des susceptibilités de femmes et des brutalités de fort de la salle, des collérences qui vont jusqu'à encourager la vulgarité et la porrographie, et parfois, au contraire des sévérités bien intentionnées, « une cruauté » qui ne manque ni d'inspiration ni d'autorité, et frappe jusqu'à ce que la mort sans rémission s'en suive, et frappe même lorsque le cadavre débouillé laisse échapper de nos côtés la suture et le son ! !

Le malheur, le grand malheur, c'est qu'à ce public, depuis si courtoisement par M. Flament, se joignent quantité d'actrices et d'acteurs qui, ces jours-là, ne sont point meilleurs... et collaborent à la turbie, au massacre, et se font complices des exterminations... et c'est la guerre civile au théâtre ! Et voilà des artistes, des camarades, des frères, des sœurs asséchés aux assemblées ! Fi donc ! il est temps qu'on se reprenne et c'est pour cela, pour donner l'alarme que j'écris ces lignes qui n'ont rresseront que ceux qui nous aiment. Elles sont écrites par une nouvelle arrivée, plus sensible sans doute à cause de son débarrasement tout récent sur la grande place de l'art dramatique et plus émue parce que moins accoutumée à regarder ces batailles,

ces pugilats sordides... et parce que, enfin, il lui semble qu'un appel aux cœurs et à la raison des camarades, suffira pour comprendre l'absolu besoin d'une réaction immédiate et radicale.

Dans un article de M. Pierre Veber, paru il y a quelques mois, dans le *New-York Herald*, sous le titre : *COUP DE THÉÂTRE*, l'anarchie au théâtre venait « du manque de caractère de chacun », affirmait-il, et peut-être avait-il raison ?

Le malheur est qu'en commençant par manquer de caractère, on finit souvent par manquer de cœur... et ceci est très dommage pour une corporation qui fut toujours critiquée pour ses petites faiblesses vaniteuses... mais si tendrement pardonnées pour les éclats de sa bonté !

Et voici que nous n'aurons bientôt plus cette sublime excuse... La corporation entière dégénère, parce que chacun ne pense qu'à soi, rien qu'à soi, chacun met des bornes à ses coudes pour en jouer avec plus d'aise légitime, chacun veut circuler sur une route libre débarrassée des piétons, et des voitures, et le moindre moineau aperçu sur le parcoures est cunardé sauvagement.

Mais, mes amis, où allons-nous ? Nous oublions nos devoirs non seulement envers les autres, mais envers nous-mêmes ; comment pouvons-nous estimer si nous sommes des actes méprisables ? Il est temps vraiment que la camaraderie charmante disparaisse à notre grande table, et que les directeurs, auteurs, critiques, journalistes et artistes ne soient plus des « cavaliers seuls » se refusant les joies du quadrille d'ensemble.

Nous vivons tous les uns des autres, et



Comment, vous partez en voyage à cette époque ?

Du mal, cher ami. Je mène mes enfants entendre de classiques, comme chaque jeudi, à la Comédie-Française... en Belgique.

Comme chacun sait, Mlle Sandrini quitta l'Opéra à la fin de l'année. Quelle vaine remplacera celle qui, avec Mlle Zambelli, fut l'âme incomparable de

G. de PAWLOWSKI.

J'oublions pas : nous avons besoin d'eux. Ils ont besoin de nous. Alors ? Il ne faut pas débiter au dehors et nos directeurs et nos camarades ; il faut défendre, au contraire, ce qu'on aime le théâtre ; il faut faire respecter nos coulisses, nos scènes, nos camarades, et nous réunir au grand complet pour fêter et siffler ceux qui viennent du dehors mettre la discorde dans nos petits Etats. Il faut que les journalistes, les critiques ne soient plus forcément influencés, de ce qu'ils savent par des indiscrets, ou par des faits connus et précisés ; il faut qu'ils soient nos amis, nos amis, et que les œuvres soient jugées sans méfiance à l'analyse de l'effort, des appréciations à côté, comme celle de M. X..., par exemple, qui, sans aucun besoin (que celui d'une malice qui peut passer pour perfide), rapproche le nom du beau-père de celui du gendre. Pourquoi ? Dans quel but ? Il faut que nous, les artistes, nous n'entrions plus en scène avec ce sentiment de malaise qui faisait dire dernièrement à un camarade d'une scène subventionnée : « J'aimerais mieux entrer dans une cage de faucons, chez Paxon, que de jouer le soir d'une répétition générale ! »

Mais c'est affreux ! car, aux répétitions générales, il n'y a que des collègues, des comédiens, des journalistes, des auteurs, des directeurs, des journalistes, des journalistes, des critiques, tous gens qui vivent du théâtre et nourrissent les leurs du théâtre... Et nous voilà ayant la frousse, égarés d'émotion à l'idée de paraître devant des gens de notre famille ! alors que nous sommes débarrassés de l'angoisse devant les étrangers, les inconnus qui sont le Public !... Mais, c'est illogique, et c'est un aveu d'incapacité. Non, il ne faut pas, il ne faut plus que cela dure ; adieu nos simons, nos, nos, nos, et que les directeurs, auteurs, acteurs, journalistes, tous gens vivant du théâtre, comprennent qu'ils se nuisent eux-mêmes par ce manque de solidarité, et qu'on chasse impitoyablement de nos salles et de nos scènes certains pique-assiette solliciteurs de places les jours de générales et de premières, qui font métier de courir de la salle à la scène, porter à chacun

le grain de poison qui fera le cœur lourd, méfiant, et créera partout ce sentiment de roserie, indigne de gens qui vivent du travail. Qu'on ferme les entrées des théâtres et des scènes aux quatre bonshommes qui circulent ces jours-là parmi nous et que des journalistes ont surnommé Le Quatuor à cordes (à cordes pour les pendre) ! Ces quatre messieurs ne se contentent pas de tout démolir systématiquement, mais racontent dans les coulisses, comme des courisanes, ceux et celles qu'ils sentent en mal d'amour du mal... C'est un manque de caractère, un manque de dignité que de ne point établir une douane au seuil de nos maisons et d'y laisser entrer n'importe qui, n'importe quoi ; que nos directeurs nous défendent, nous les défendons ; que les auteurs nous mangent moines entre eux ; que les artistes comprennent mieux et plus profondément l'intérêt capital pour eux à s'isoler, à s'isoler, à se soutenir, à se défendre, et qu'enfin on cesse, dans notre profession, ces confidences à haute voix, d'une intimité telle que le public, qui devrait les ignorer, raconte tout haut, lui aussi, que si Mlle X... a un rôle, c'est que M. Z... a payé la force somme... et du coup — et cela pour une exception — voilà et l'auteur et l'auteur et le directeur et le théâtre privé de l'estime publique. Le Théâtre est un art spécial ; c'est un amusement, une distraction, il faut le ramener à sa juste valeur et lui donner une importance admissible, élégante, légère, et empêcher qu'il vive dans une atmosphère d'artifice inféconde !

Cela dépend des auteurs, des directeurs, des comédiens, des journalistes, de la force de notre volonté et de notre cœur, et il est si facile d'être bons, et d'empêcher, par ce moyen, les roseries de nos effluents !

Alors les gens de théâtre, une grande secousse ?... Décidez-vous à vous aimer !... L'amour déconcerte tout, rien ne lui résiste ; soyez meilleurs, soyez bons, mais soyez sévères, car il est temps que vous défendiez votre corporation contre ceux qui travaillent à l'avilir en vous rendant méfiant les uns des autres.

YVETTE GUILBERT.

LES RÉPÉTITIONS GÉNÉRALES

"Le Satyre" au Palais-Royal

On cherche le satyre ; on en trouve des tas ; finalement, il n'y en a pas. Mais ce petit jeu est très amusant. — On s'y livrera désormais tous les soirs au Palais-Royal — et on ne s'arrêtera probablement pas de sitôt.

Le satyre... hé... hé... Le satyre... voilà qui promet... Attendez un peu. Imaginez que nous allons nous distraire et même prouver ce fameux petit frisson que provoquent les choses cristallines.

Le satyre ! On parle beaucoup des satyres depuis quelques temps, mais, comme tout, en on voit peu... quel qu'en disent des vieilles demoiselles dans les revues de l'année.

Venez-vous que nous allons ensemble voir "Le Satyre du Palais-Royal" ?

La garçonnelle du Satyre

De bons fanteuils au premier rang. C'est tout à fait notre affaire. Plus on est près dans ces sortes d'aventures, mieux ça va.

Pan, pan, pan... Au rideau.

Le rideau se lève.

Ah ! l'exquise garçonnelle pour fredaines de satyre !

Charles VI était devenu fou en traversant la forêt de Chinon ; Lesurques, meurtrier — d'ailleurs l'affirmation du moins — en passant par la forêt de Sémur ; le héros de Mac Nab, simple pendu, dans la forêt de Saint-Germain.

Or, je comprends bien volontiers que le satyre de la forêt de Compiegne l'ait été... oui, jusqu'au bout, dans une aussi belle forêt que celle du décorateur Bernin nous donne un pittoresque aperçu, surtout lorsque d'aussi folles personnes que Madame Pochet (Mlle Piervall) se promènent dans ladite forêt pour y cueillir des morilles.

La victime

Il me tarde de le voir, ce satyre, ce vilain, ce monstre.

Au fait, est-il vilain, ou monstre ?

La victime elle-même n'en sait rien. Elle fait payer deux francs pour raconter son aventure en détail et finit par vous avouer qu'elle tournait le dos, juste au moment précis... Que, par conséquent, elle n'a pu voir.

Voilà deux francs bien mal gagnés, Madame ! Et que va devenir le pauvre informateur chargé de présenter aux lecteurs de Comedia le Satyre du Palais-Royal, si vous-même ne pouvez lui fournir le moindre renseignement.

A la recherche du Satyre

Au fait, la police est à ses trousses. La

police, c'est Benevol, l'agent peu rassurant de la Sûreté... Mais on sait bien que la police ne trouve jamais rien ! Il est vrai que, dans la coulisse, Benevol est Vasin, le sympathique régisseur de la scène. A défaut du premier, le second pourrait peut-être nous documenter... On avisera.

Et, d'ailleurs, si le satyre est le satyre, soit ce brave homme si sourd dont Hamelin a drôlement campé la silhouette ? Non, ce sourd n'est que sourd.

Je vois bien se succéder sur scène un mari trompé, une demoiselle légère, une femme hystérique, des amoureux, mais pas de satyre.

Cherchons ailleurs.

Voilà, dans le couloir, justement deux personnages graves qui ont des figures tristes. Ce doivent être des auteurs gais.

M. Georges Berr ?

M. Marcel Guillemard ?

Parfaitement.

Nous allons tout savoir

Le Satyre est une pièce dont l'idée, vieille de douze mois environ, fut, croyons-nous, soumise à M. Georges Berr par M. Marcel Guillemard.

Ces messieurs ont dû collaborer. Il est fait ensemble La Grimpette et La Crotte.

Ce sont là des choses qu'un directeur n'oublie pas et, lorsque M. Eugène Héros fut sollicité de monter Le Satyre au Palais-Royal, il se souvint fort opportunément.

Evénement assez invraisemblable, mais cependant exact, cette pièce n'a point d'histoire.

Dix ou douze écrivains n'en revendiquent pas la paternité.

Elle n'a pas été remaniée de fond en comble et il n'a point fait refaire, comme à l'ordinaire, tout le troisième acte, puis ensuite le premier et enfin le deux.

Ce n'était pas un drame qui devait un vau-deville, ni cinq actes ou vers transformés en opérette avant d'affronter la rampe sous les espèces d'une très joyeuse farce.

C'était tout simplement une pièce destinée au Palais-Royal, qui fut reçue au Palais-Royal, qu'on joue ce soir au Palais-Royal et qu'on jouera vraisemblablement encore longtemps au Palais-Royal.

Voilà. Tant pis pour les amateurs d'émo-

tions violentes. Le Satyre n'a pas d'histoire.

Nous ne savons toujours rien

Voilà qui commence à devenir inquiétant.

Si nous tentions de pénétrer le secret dans le mystère même des coulisses :

Soupons, suppositions,

surprises

Le serviable Vasin ignore absolument tout — naturellement — en tant que poli-

cière ; comme régisseur, il sait ; mais il est lié par le secret professionnel.

Madame Pochet — la victime — n'a pas, nous l'avons déjà dit, d'yeux dans le dos, et le grand homme sourd, au chef pointu, n'a plus l'air d'un satyre depuis qu'il a retiré son crâne en carton qui lui fait mal aux tempes (avis au perroquet).

Mais, entre temps, on se dispose à jouer le deuxième acte, et, resplendissant de luxe, majestueux, soudain nous apparaît Guity dans l'éblouissement enchanter d'une phénoménale et surprenante beauté.

C'est la Sorcière du Palais-Royal ! dit quelqu'un de la maison.

Compliments à Guity, que la petite coquette accepte avec des moues charmantes. Confidences ensuivent, et alors... — ah ! ce fut un instant superbe — alors Guity cambra la taille, ouvrit les bras, ses yeux brillèrent de mille feux, son cœur palpita, son corps frémit.

Mais, ils le sentent tous, ici, satyres !... et Guity se précipite sur le plateau.

C'est son tour.

Ils le sont tous !

Je le suis tout, en effet.

Satyre, l'audacieux et galant Lucien Garidel (Le Gallo), que les poursuites éperdues de la belle Raymond (Marguerite Caron), sa femme, n'empêchent point de « concubiner » avec l'affranchie Odette (Marcelle Yvern).

Satyre, le rosié d'Espagnonville (Reinach), qui guidera expertement Raymond dans ses opérations d'espionnage, avec le coupable espoir d'être récompensé de ce vilain rôle.

Satyre, l'antique antiquaire Cornille (Hortaux), qui a cinquante ans passés, et, au troisième acte, devient pour de bon le bidouilleur fâché pour lequel on le faisait passer à tort à l'acte précédent.

Satyre aussi Gropotte, qui enlève Suzanne (Génia), la fille de son bon maître... Satyres encore je ne sais plus qui à la suite de je ne sais plus quel, car tous ces satyres vont, viennent, entrent, sortent, changent de vêtements, ôtent leurs chapeaux, mettent leurs bretelles, se brouillent, se réconcilient, se fientent, se serrent la main, pendant qu'on s'occupe dans la salle et qu'on applaudit... Allez donc vous y reconnaître !

Avant remarqué dans ce troupeau de monstres un bon jeune homme vierge encore à trente-cinq ans, qui répondait au gracieux nom de Verdouzier (Diamant), et qui me paraissait plus honnête que les autres, j'osai lui demander si, par hasard, il n'était pas le satyre.

Ce bon jeune homme, en souriant, m'affirma tout bas : « Je vous haïs ! »

Une réminiscence de « deux ».

Les dames

Les dames sont plus bavardes : essayons de les faire parler.

Raymond Garidel (Marguerite Caron) fait irruption au foyer des artistes, l'œil vit et taquin, un bout de sourire aux lèvres, les cheveux en désordre...

C'est que le viens d'ôter mon chapeau en scène... vous savez.

N'approfondissons pas.

Par contre, voilà Mlle Odette (Marcelle Yvern) : apparition solennelle en jupon.

C'est un peu l'usage ; c'est même une véritable tradition : il faut à Mlle Yvern des robes en jupon et des corsets décolletés... Souhaitons que la tradition se perpétue le plus longtemps possible.

Guity fuit, Guity météore apparaît, disparaît.

Espérons que Guity n'abîmera pas trop sa belle robe verte à monter en courant les escaliers de sa loge... Sans quoi, la pièce aurait raison de la robe... J'en mettrais ma main au feu.

Et l'heure passe, et l'intrigue embrouillée se débrouille, et le public continue de rire... et Comedia n'a toujours pas présenté à ses lecteurs... ni même à ses lectrices, ce qui est impardonnable, le Satyre annoncé à l'extérieur.

Il faudrait pourtant découvrir ce monstre qui abuse de l'exquise Madame Pochet — heureuse monstre ! — le convenait de l'interrogier, de le photographier, de faire, par l'intermédiaire de Drop, passer sa silhouette à la postérité.

J'ai scrupule à insister une troisième fois auprès de la victime, Madame Pochet (Piervall) se promène, pensive, dans la coulisse. Elle médite évidemment cet aphorisme si profondément sensé qu'elle exprime au premier acte :

C'est vraiment regrettable de subir tous les inconvénients de la femme adultère sans en avoir eu réellement les avantages.

Respectons sa douleur !

Et c'est fini !

Rideau, rappels... re-rideau, re-rappels.

La répétition générale est finie.

Alors, la cause paraît désormais entendue. Il n'y a pas de satyre dans la pièce du Palais-Royal, ce qui n'empêchera pas Le Satyre d'être un succès.

C'est du moins l'avis de gentes personnes qui s'appellent Suzanne Demay, Mathilde Caumont, Lucy Vauthrin, Marville, Alice Bonheur, Marthe Talmont, Maxime, Devassy, Éveline Janney, de Morand, Marthe Ladin, Suzanne de Zola, Marthe de Decken, Mireille Corbé.

Avis que partagent, à n'en point douter, ces juges sévères qui ont nom Cautelle, Mendes, Jean Richepin, Gabriel Timmory, René Gignoux, Saldreux, Nozière, Trébor, Raoul Aubry, Etienne, Charles Lambert, Roger Bassot, Henry Darcourt, Maurice Lupin, Th. Massiac, Daniel Riche, François de Nion, Paul Souday, Ernest Depred, Henry Furst, etc., etc.

Arrangé cela comme vous voudrez.

Pierre SOUVESTRE.

Une solution de dernière heure

N.B. — Le rédacteur de Comedia s'en-

fouillait, le désespoir au cœur, dans l'escalier en tire-bouchon qui mène de la loge des concierges du Palais-Royal jusque au niveau du trottoir, lorsqu'une voix gamine et railleuse — celle de Lavallière ? pres-

que, ou celle de Mlle Hardy ? — nous n'affirmons rien — susurra — toi sembla-

it — à l'oreille :

— Homme de peu de bon sens qui t'étonnes de n'avoir point découvert le satyre, pas plus que n'ont découvert d'ailleurs, le politicien, les auteurs, ni même le régisseur, pour cette pitre raison que le satyre n'existe pas, il fallait me charger de ça, moi, gentille petite soubrette qui n'ai plus rien à faire après la première scène du premier acte... Je l'assure bien qu'avec mes yeux trépassés...

Le reste se perdit... « Appelez vot-

cocher, vot' voiture ! »

Les Faits du Jour

PARIS. — Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis en conseil, hier

matin, à l'Élysée. M. Fallières présidait cette séance, qui ne fut pas de longue durée. Le « morceau de résistance » a été la

réception de M. Augagneur, directeur des Matières, lequel a exposé ses théories sur l'administration des États qui sont sa quasi-

propriété. Il a demandé que La Réunion et ses dépendances (Mayotte, Nossi-Bé et les Comores) fussent partie de son gouverne-

ment... Cette proposition a été, paraît-il, accueillie favorablement par nos dirigeants. Il ne fut nullement question, au cours de

cet entretien, de la petite reine aux yeux de rêve qui vit en exil dans la banlieue d'Alger. — Un certain nombre de membres

de la presse parisienne ont partagé, hier matin, le repas diplomatique de Mme et

M. Stephen Pichon, les rascapés de Pékin et du quatuorisme arrosé de Paris.

M. Gillot, sénateur de Seine-et-Loire, qui était certainement un brave homme,

puisque faisant métier de politicien, on n'avait jamais dit de mal de lui, est mort. Par

la voix autorisée de M. Antonin Dubost, président probable de la République fran-

çaise une et indivisible, le Luxembourg ex-

prima ses condoléances. — Le groupe des députés socialistes (il en est donc ?) a

examiné hier le statut des fonctionnaires. Ce doit être un bien bel objet d'art.

Lorsque, lecteurs chéris, âmes sensibles (voir publicités spéciales), vous vous trou-

vez en présence d'une brute qui maltraite des animaux, tripérez-lui sur l'ad-

mon, si ce genre de sport vous complit, mais n'envoyez jamais, telle Mme Clozier,

renière, l'autorité de la loi Grammont, en présence d'un sergent de ville : il vous en

coûtera un franc de dommages-intérêts si vous voulez forcer l'entendement laborieux

de l'assermé... Mais lui avait fait négliger Venus... En d'autres termes, Adrien

Sauzeille avait lancé sa femme au foyer conjugal pour accomplir son devoir de bon

français en 1896. Il fut qu'il avait con-

tracé des menues légèrises et, cinq ans plus tard, en 1901, il convoqua, pour la seconde

fois, en justice sa femme. « Vous cherrez, le

maître ! » ne lui dit pas le président... Durant deux années, plus de femmes,

même légitimes.

DEPARTEMENTS. — Tempêtes suc-

cessives sur la Manche : un bateau anglais a survécu aux marins du chalutier français

Perlevalence, de Boulogne. — Une femme Adnet, de Fagnières, près Châlons-sur-

Marne, a jeté son enfant dans un puits. On l'a arrêtée.

ETRANGER. — Ce n'est pas vrai : il n'y

est jamais de complot à Lisbonne... L'histoire des seize-vingt bombes trou-

verées dans une maison de la garde muni-

cielle est entièrement fautive... Le prince hé-

ritier de Brion ne s'est jamais vu à Paris... M. João Franco est l'oncle de Pétropolis.

Le commerce national des frictions capillaires ne se ralentit point... (Dépêches offi-

cielles de Lisbonne.)

ZADOC.

Notre Concours de Chansons

UN NOUVEAU PRIX DU A LA GÉNÉROSITÉ DE M. MAYOL. — CONDITIONS DÉFINITIVES

Hier, nous eûmes une surprise agré-

able. M. Mayol, l'artiste le plus justement applaudi au café-concert, vint spontanément nous offrir un prix de 100 francs

pour le parolier de la meilleure œuvre en-

voyée sans musique. M. Mayol se réserve le droit de faire composer, sur ces pa-

roles, une musique par le compositeur de son choix et de la faire éditer par qui

bon lui semblera ; le parolier, par suite de l'acceptation du prix, abandonnera donc

ses droits d'édition. Mais, en outre du montant du prix, il aura la chance et le

bénéfice d'être interprété par Mayol. Ajoutons que la chanson pourra être

mentale ou gaie, ou même une chanson

mimée ; mais, condition essentielle, elle

ne devra pas être grossière... Au nom

de tous les fervents de la bonne chanson, nous félicitons M. Mayol de son beau

geste et le remercions de son acte de

générosité.

Beaucoup de concurrents ne se confor-

ment pas au règlement établi, nous rap-

pelons LES CONDITIONS DÉFINITIVES DU CONCOURS :

1° Chaque œuvre ne devra pas être

signée ; mais porter une devise et être

contenue dans une première enveloppe ; un

second pli fermé, portant la même devise

que le manuscrit avec le titre de la chan-

son, contiendra le nom et l'adresse de

l'auteur ;

2° Pour le premier concours, toutes les

chansons devront nous être parvenues

avant le 15 janvier 1908 ;

3° Aucun sujet n'est imposé ;

4° Nous avons établi quatre catégories :

CHANSONS SENTIMENTALES,

CHANSONS GALANTES,

CHANSONS DE GENRE,

CHANSONS SATIRIQUES ;

5° Elles devront nous parvenir accom-

pagées d'une musique nouvelle. Excepté

ce qui pourra être fait sur un air connu

mais, dans ce cas, l'autorisation du compo-

siteur devra nous être envoyée avec les

paroles ;

6° Chacune des catégories comprendra

trois prix, savoir : 1° prix, cent cinquante

francs ; 2° prix, cinquante francs ; 3°

prix, cinquante francs. Mais les lauréats

par le fait de l'acceptation du prix, aban-

donneront leurs droits d'édition à l'éditeur

donateur du prix et conserveront seule-

ment leurs droits d'auteur et de compositeur.

Si nous avons apporté cette modifica-

tion, c'est sur la demande de concurrents

qui nous ont écrit qu'ils ne savaient dis-

cuter leurs intérêts avec des éditeurs, les

préférant toucher une somme plus élevée,

abandonner d'ores et déjà leurs droits

d'édition et avoir la certitude que leur

chanson serait poussée — ce qu'ils ne

sauraient faire eux-mêmes ;

7° Prix Mayol : Un prix de 100 francs

A MARSEILLE

LA DAMOTE

Le Théâtre Rustique de plein air représente, avec succès, une comédie dramatique de M. Elzéard Rougier.

Une damote, en style provençal, c'est une jeune femme mariée, esclave de la mode.

M. Elzéard Rougier a voulu, par son œuvre, écrite en vers harmonieux et d'élégance, protester contre la tendance à l'écœurement des belles filles du Midi à se couvrir de nos vêtements parisiens et

et en a fait un très joli spectacle, auquel seraient fort bien appliqués les vers des Romantiques :

Des costumes clairs, des rimes légères.

Un spectacle honnête et qui fait du bien.

Il faut encourager de semblables tentatives. Elles sont comme une révolte



« EN BRASSERIE », Scène de LA DAMOTE (Cliché Deltail)

à abandonner leur pimpant costume provençal. Il y voit la marque d'un état d'esprit qui le regrette. Sa comédie dramatique dénote des convictions d'un régionalisme très légitime et d'un traditionalisme très sain.

Le Théâtre Rustique en plein air a monté La Damote avec beaucoup de soin

contre les exigences absurdes de la mode. Nous y applaudissons de grand cœur.

Et nous acclamons d'enthousiasme le poète bien inspiré qui, suivant l'excellent exemple de M. Elzéard Rougier, ferait représenter une pièce contre l'usage des grands chapeaux.

MIREILLE.

comprend une partie historique extrêmement pittoresque; M. Parès et ses collaborateurs ont reconstitué une suite de batailles pour filtres et tambours, d'appels, de pas accélérés, de pas redoublés et de retraites empruntés au vieux répertoire de l'armée, et qui obtiennent assurément un succès considérable.

Le Volontaire, Le Grenadier, la Marche des bonnets à poil d'Austerlitz, pour les tambours seulement, au nombre de cent cinquante, produisent un très grand effet.

La Marche d'Austerlitz, qui ne pouvait être jouée sous le Premier Empire que par les régiments qui avaient participé à la victoire, est une des marches les plus curieuses de la Grande Armée.

Enfin, les tambours battent la Retraite de Crimée, composée sous les murs de Sébastopol par le chef de musique du 1^{er} régiment des grenadiers, à la demande du maréchal Magnin.

Toutes les hautes personnalités de l'armée assisteront à la fête du 7 décembre. Les délégations de Saint-Cyr et de Polytechnique doivent également s'y trouver. L'armée d'aujourd'hui et l'armée de demain seront donc ainsi réunies dans la même pensée de bienfaisance et de charité.

Tout Paris s'intéresse à la fête du 7 décembre. Les grands établissements de crédit, les théâtres, les grands magasins, les grandes maisons de bijouterie, de couture, de modes, non seulement envoient des lots pour la tombola de charité, mais ont en encore la pensée gracieuse de contribuer à cette fête en plaçant dans leurs salles et salons les affiches annonçant ces fêtes et cette tombola.

Les billets, pour le 7 décembre, s'envoient avec d'autant plus de facilité que toutes les précautions sont prises pour que le public puisse commodément assister, sur les gradins qui lui sont réservés, au magnifique spectacle qui se déroulera devant ses yeux.

Un petit nombre de loges sont aménagées autour de la piste centrale; elles sont mises en vente au prix de 250 francs. On peut s'en procurer les coupons soit au

Grand Palais, soit dans les agences théâtrales. Il suffit, pour les retenir à l'avance, d'écrire au président du Comité, au Grand Palais.

Parmi les souscripteurs de loges, citons MM. le président de la République; Clemenceau, président du Conseil; S. A. L. la grande-duchesse Vladimir, la comtesse Greffulhe, etc., qui ne sont pas inscrits les premiers.

Les préparatifs sont poussés, au Grand Palais, avec la plus grande activité. On sait que la grande nef sera décorée de plantes vertes du plus bel effet; le comptoir de vente des manufactures de Saint-Gobain vient de mettre à la disposition des organisateurs une immense superficie de places où viendront se réfléchir les mille feux de l'illumination féérique du Grand Palais, dont l'aspect sera, dans la nuit du 7 décembre, d'une incomparable beauté.

La représentation de Prométhée

Outre le bureau de location des Grands Régions (15, boulevard des Italiens), un bureau est établi à l'Hippodrome où, jusqu'à jour même de la matinée, on trouvera des places de toutes catégories.

Quant aux personnes qui avaient pris des billets pour le Trocadéro, on nous charge de les informer qu'ils doivent être échangés, 15, boulevard des Italiens, pour la représentation de l'Hippodrome.

Amusons qu'un très beau programme de M. Béton, dessinateur de l'Opéra, gravé par Stern, sera vendu jeudi dans la salle, au bénéfice des inondés, par les plus charmantes et les plus réputées artistes de nos premiers théâtres.

Les Chansons du Jour

Ouvre la porte, ami! (de L. Garden et A. Crémieux).

L'Amour au grand air (de L. Garden et G. Fabbre).

Marche de la Fédération (de L. Garden et G. Fabbre).

Amour et Pardon (de L. Garden, musique de J. Bartle).

Atteinte à la fois dans sa tendresse pour Vignal et dans son affection pour Alain, nous avons assez de magnanimité pour pardonner la trahison de son fiancé et la mort de son frère.

Cruel problème, dont il n'osait entrevoir la solution.

Et ce fut en posant un soupire plein d'anxiété qu'il serra une dernière fois les mains des deux amis, au moment où celui-ci prenait congé de lui.

VIII

Hôtel à louer

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la démarche faite chez Justin Vignal.

Coquillet déambulait solitairement dans une des allées peu fréquentées du Bois de Boulogne. L'heure était matinale, le chemin marchait le comédien encore désert.

Il allait, tête basse, hachant à coups de canne distraits les menus branches jaunies par les frimas de l'automne.

Les petits oiseaux, effrayés par ces manifestations qu'ils croyaient hostiles, avaient, au fond des fourrés, des battants d'ailes déordonnés, et des pépiements aigus.

En vérité, le pauvre Coquillet avait bien le droit de se préoccuper du trouble qu'il apportait dans leurs chansons et dans leurs amours.

Les jours s'ajoutaient aux jours sans amener aucun changement à la situation.

Maintenant que Vignal avait pris l'engagement de joindre ses efforts à ceux de Coquillet et de l'auteur, pour arriver à la découverte et à la reconnaissance de la vérité, toutes les idées de Coquillet convergèrent exclusivement vers un seul et même point : parvenir à mettre la main sur l'assassin de Nelly Claymore.

Cet insaisissable Guillaume Piquenot... Parviendrait-il jamais à retrouver sa trace? Et, quand on l'aurait découvert, qui sait si ne faudrait pas faire amende honorable, et la conviction n'apparaîtrait pas tout à

Chansons de L. Garden : Laisse-moi l'aimer (musique de G. Fabbre).

Rêve de printemps (musique de G. Fabbre).

Vieux collage (musique de H. Fargy).

Chanson des feuilles (paroles et musique de Henry Passin).

Quand le maguet... (poésie et musique de Henry Passin).

Ce qu'on n'oublie pas (paroles et musique de Henry Passin).

Madrigal (paroles et musique de Henry Passin).

Amour brun (paroles et musique de Henry Passin).

Chanson de route (paroles et musique de Henry Passin).

Je vous ai dit... (paroles de Henry Passin, musique de Léon Bailly).

Chanson d'automne (poésie de Henry Passin, musique de Charles Duran).

Légende de roches bretonnes (musique de Colo-Sonnet, paroles de Louis Despas).

Fleurs de femmes, chanson (musique de Mame, paroles de Louis Despas).

Benoît, les amoureux, chanson (musique de Bertrand, paroles de Louis Despas).

Le Championnat de lutte (paroles et musique de André de Cayol).

Un dîner chez Océan (paroles et musique de André de Cayol).

Ballet des souverains danois (paroles et musique de André de Cayol).

Monteur Rives... au lit! sonnet à l'Exposition de l'Automobile (par André de Cayol).

En regardant les yeux! chant, violon ou violoncelle et piano (paroles de Boissart, musique de Claude Félvet).

Sourire d'aurore (paroles de N. Boulle, musique de C. Félvet).

Sérénade espagnole (paroles de Piquet, musique de Claude Félvet).

L'Amour d'enfant (paroles de F. Lévy, musique de Claude Félvet).

Si l'état papillon (paroles de F. Lévy, musique de Claude Félvet).

Prêtre à Nîmes, chanson sentimentale.

Sur un allié au bois, chanson gaie.

Chanson de route pour les soldats, chanson de guerre.

Dors! berceuse.

Souvenirs, chanson (paroles et musique de Justin Pons).

ON ÉCRIT

CHAPEAU BAS!

Cher Comédia,

Sans chapeau! Sans chapeau! Tous les directeurs de théâtre devraient s'inspirer entre eux pour interdire absolument, aux fauteuils d'orchestre, de balcon, et places de loges, dont on ne soit pas titulaire, l'admirable chapeau (car ils sont adorables, entre nous, mais terrible et monstrueux tyran de nos soirées).

Ah! c'est bien simple, je vous assure, et là où il n'est pas bien vite pris.

On pourrait objecter à cela que nos vestiaires ne sont pas installés pour y déposer, sans heurt, cet objet délicat... mais redoublable, d'accord, et que le mieux est encore, dans son intérêt, de le garder sur la tête!... Nous ne pouvons pas démontrer, reconstruire ou réorganiser nos vestiaires ébranlés. Ah! combien mieux le sont-ils chez tous nos voisins. J'en ai l'occasion de m'en apercevoir, et à ce propos, lors d'un de mes voyages à Berlin, ayant été à même de juger de la bonne installation et du parfait fonctionnement des vestiaires j'en écris à notre grand Coquillet pour lui suggérer, modestement, l'idée du petit casier à chapeau surmontant la paire numérotée assignée à chaque spectateur; ma lettre, sans doute, ne lui est pas parvenue (car ayant signalé en même temps à S. E. M. le ministre des Postes certains systèmes de poste roulante de la ville, j'eus l'honneur d'en recevoir une réponse très flatteuse pour mon chauvinisme).

Quoi qu'il en soit, « le petit casier » serait sans doute trop petit pour les chapeaux actuels... il y a un moyen très simple de tout arranger! Et le voici, mesdames :

Tout bonnement adopter pour les sorties du soir, se terminant par le théâtre, le capot des nos grands-mères, qui peut être aussi élégant, joli, douillet, suggestif, parfumé, fantaisie, orné, que la station dans la vie le permet!

Une fois arrivées, vous l'enlevez, le tenez à la main, et pouvez très bien, une fois installées, le garder sur vos genoux! Je vous vois venir! Cela décolle, prétendez-vous... eh bien? Voyons mesdames, et tous les petits instruments de beauté qui ne vous quittent jamais : boucles, petits boutons, petits poignets, etc., etc. Alors, c'est dit, c'est fait! plus de chapeaux, le capot!

Alors, un effort de courage... et voilà! c'est fait...

Je suis de Comédia, la très fidèle lectrice.

INFORMATIONS

PARIS THEATRES



Hier, première soirée de l'abonnement pour la saison décembre 1907-mai 1908. Salle très brillante; la reine de Portugal assistait à la représentation.

Je me demandais, avant le lever du rideau, quel accueil ce public, ordinairement blasé et toujours un peu froid, réserverait à L'Amour veille. Je n'ai pu noter aucune différence entre les abonnés de la Comédie et les spectateurs de ces dernières soirées. La pièce de MM. de Fiers et de Calvet a été fort applaudie; les effets de son prodigieux aux mêmes endroits; le gros succès a été obtenu au troisième acte, même dans sa partie de pur vaudeville.

L'Amour veille... ceci devient indiscutable... est donc vraiment une pièce qui plait fort à la société contemporaine. Les historiens futurs pourront tirer de ce fait d'intéressantes déductions sur la mentalité et le goût de notre époque.

Le bilan du mois de novembre (suite). Voici le travail fourni par les artistes de la Comédie-Française du 1^{er} au 30 novembre.

(Le chiffre de la première colonne indique le nombre de rôles joués par le comédien; celui de la seconde colonne, le nombre de représentations auxquelles il a collaboré.)

Je rappelle qu'il y a eu dans le mois 30 soirées, 4 matinées du dimanche, 4 matinées du jeudi, et la matinée de la Toussaint. Au total : 39 représentations.

Enfin, le bilan de côté les petites utilités : MM. Gaudy, Lary, Vaudry; Mmes Faylis et Lærbay.

SOCIÉTAIRES

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

PENSIONNAIRES

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

MM. Mmes

linique me passionna et accapara toute ma vie.

« Pourtant, il y a une dizaine d'années, pendant les vacances parlementaires, je repris une de mes vieilles idées.

« Il faut vous dire que ma pensée avait été d'abord d'écrire un plaidoyer pour le divorce. Mais le temps avait marché. La loi était votée. Je dus renoncer à ma thèse première et modifier sensiblement ma pièce.

« Mes cinq actes achevés, je les enfilai dans un tiroir. Je n'avais ni le temps ni la patience de faire les démarches nécessaires auprès des directeurs, qui, vous le savez mieux que moi, volent leurs anti-chambres encombrées d'auteurs de talent, de génie même, qui leur apportent des chefs-d'œuvre. Je me contentais donc de lire de temps en temps Le Droit du Père à des amis, l'indigène même, un jour, cette lecture à M. Paul Deschanel, alors président de la Chambre.

« Après quoi, le manuscrit s'en allait reposer en son tombeau.

« Et comment avez-vous eu l'idée de l'en tirer et de le donner à Montparnasse? « J'avais reçu un jour la visite de MM. Romain et Laroche, les excellents directeurs des théâtres de Montparnasse, de Grenelle et des Gobelins.

« Ils voulaient célébrer, tout comme la Comédie-Française, l'anniversaire de Victor Hugo, et venaient me demander un poème en l'honneur du maître.

« Au cours de la conversation, nous parlâmes de mon drame, qui fut reçu séance tenante.

« Cela s'est fait aussi simplement, sans efforts, sans rivalités, sans intrigues. Voilà comment j'aime que se fassent les choses.

« Etes-vous content de vos interprètes, et comment ont été les répétitions? « Mais j'ai à peine eu le temps d'y paraître. J'ai laissé tout le travail à M. Romain et à un de ses artistes, M. Beuve, un très dévoué et très intelligent metteur en scène.

« Quant aux artistes, leur bonne volonté ne s'est pas démentie une minute.

« Ce que j'ai pu voir de ces théâtres de quartier m'inspire une grande et sympathique admiration.

« La lutte des directeurs pour intéresser le public à des œuvres d'art et de pensée me semble tout à fait méritoire.

« Puis j'ai été frappé du travail acharné auquel se livrent les artistes. Et ils y dépensent tant d'ardeur, de dévouement, de talent!

« Ah! Comédia a bien raison de vouloir s'intéresser à ces théâtres, à ces auteurs, dont beaucoup mériteraient d'être connus. C'est faire une bonne œuvre que de suivre leurs tentatives et de les signaler au public.

« Pour moi, nous dit en terminant M. Gustavo Rivet, je serai très reconnaissant à la presse si elle ne dédaigne pas de venir écouter Le Droit du Père à Montparnasse.

« Ce n'est pas Comédia, en tout cas, qui y manquera.

EDOUARD HELSEY.

LA FÊTE

du 7 décembre

au Grand-Palais

La véritable caractéristique de la grande fête de bienfaisance du 7 décembre, au Grand Palais, c'est de s'affirmer d'ores et déjà comme une fête véritablement nationale. Ce qu'a voulu la Presse française, en donnant son haut patronage à cette manifestation; ce qu'elle veut ceux qui ont la tâche difficile de l'organiser et tous ceux aussi qui apportent au Comité, avec un dévouement passionné, un concours précieux, c'est remplir, vis-à-vis de populations malheureuses, le devoir impérieux de charité et de solidarité qu'accomplissent des Français tendant une main secourable à d'autres Français dans la détresse.

L'armée ne pouvait demeurer étrangère au grand effort tenté par le Comité d'organisation; elle donne effectivement son concours le plus complet à la fête de bienfaisance du 7 décembre.

Les milliers de spectateurs qui se pressent autour de l'immense nef du Grand Palais auront le plaisir d'y entendre, dans un concert magistral, la totalité des musiques militaires des garnisons de Paris, de Versailles et de Vincennes, soit, au total, mille exécutants sous la direction de M. Gabriel Parès.

Le programme de ce concert militaire

qualifiait devant ses yeux, dans l'encadrement d'une des fenêtres blanches, aux pampres verts, de la maisonnette d'Aigues-Mortes.

A ses oreilles, bruisait comme un écho lointain — très lointain — le murmure des douces conversations d'autrefois, le soir, au crépuscule, dans la pénombre de la pergola protectrice.

Depuis ces jours heureux, la jolie voix de la petite Rancée s'était brisée en d'affreux sanglots... L'éclat de ses beaux yeux si purs, si tendres, s'était voilé de larmes... La fraîcheur du teint avait disparu, et les joues s'étaient creusées sous la grille acérée des douleurs et des privations.

Le peintre se sentait remué jusqu'au plus profond de lui-même.

C'était comme si une main robuste, la main de fer du Destin, rejetait brusquement dans les ténèbres l'ombre de la capivante pécheresse qui l'avait entraîné hors du droit chemin.

La silhouette délicate d'Antoinette émergeait tout à coup devant lui, le guidant vers le bonheur vrai, honnête, permis, le seul qui compte pour quelque chose dans l'existence.

« La misère répétait-il une troisième fois.

Avec l'autorité que lui donnait sa connaissance approfondie du cœur humain, Maillory déclara :

« Vous seul, M. Vignal, pouvez intervenir utilement pour empêcher une catastrophe que nous avons imminente... Nous faisons appel à votre cœur, mais je suis sûr que vous n'avez pas le cœur de refuser de faire son devoir.

D'un geste spontané, les mains du peintre allèrent vers celles qui lui tendaient les deux amis.

« Je suis avec vous, je vous le répète! dit-il avec force... Mais comment agir? « Votre ingéniosité s'inspire des sentiments que vous avez à votre insu, l'en suis sûr, conservés aussi profonds que par le passé!

« Et le romancier ajouta, baissant discrètement la voix :

« Il est des circonstances où, en sauvant les autres du malheur, on fait parfois son propre bonheur!

Une légère rougeur empoigna les joues du peintre. Cette allusion dédaignée à la possibilité du bonheur ressuscité, éclairant son existence dévoyée, mornie, avait provoqué en lui un émoi soudain.

L'énergie pression dont il serra la main de Maillory traduisait, plus éloquemment que toutes les paroles, ce qui se passait en lui.

« Je vous remercie sincèrement de votre démarche! dit-il... Elle ne m'étonne pas de deux hommes de cœur que vous êtes... Dès à présent, en tout et pour tout, vous pouvez compter sur moi... A votre premier signal, j'accourrai, et vous trouverez en moi l'auxiliaire le plus fidèle, le plus énergique, le plus dévoué!

Puis, se tournant vers l'acteur, d'une voix grave, transformée, il ajouta :

« Mon ami, si vous vous considérez comme ayant eu, dans ces tristes événements, une lourde responsabilité, distendez-vous bien que l'entendez en assumer une part... Mon témoignage a eu une influence presque aussi décisive que le vôtre dans le jugement que a condamné Alain Convention... Je veux, moi aussi, non faire pour réparer les conséquences de mon erreur! Espérons que le malheur n'aura pas tout à fait transformé ceux que j'ai connus et que j'ai livrés le plus acharné des combats! Maillory eut un bon sourire.

« Vous n'aurez pas grand-peine, l'ont sûrs certains, à trouver, dans la pièce, une allée qui saurait vous guider à vaincre la résistance du vieux Césaire, et à l'entraîner à vouloir se montrer trop intrigué!

Cette nouvelle allusion aux sentiments d'Antoinette remua le jeune homme jusque dans ses fibres les plus intimes.

Pouvait-il espérer vraiment que l'amour de la jeune fille eût réitéré aux yeux des deux amis qui lui avaient été si chers?

« Et le romancier ajouta, baissant discrètement la voix :

« Il est des circonstances où, en sauvant les autres du malheur, on fait parfois son propre bonheur!

Une légère rougeur empoigna les joues du peintre. Cette allusion dédaignée à la possibilité du bonheur ressuscité, éclairant son existence dévoyée, mornie, avait provoqué en lui un émoi soudain.

L'énergie pression dont il serra la main de Maillory traduisait, plus éloquemment que toutes les paroles, ce qui se passait en lui.

« Je vous remercie sincèrement de votre démarche! dit-il... Elle ne m'étonne pas de deux hommes de cœur que vous êtes... Dès à présent, en tout et pour tout, vous pouvez compter sur moi... A votre premier signal, j'accourrai, et vous trouverez en moi l'auxiliaire le plus fidèle, le plus énergique, le plus dévoué!

Paris. Prix, net. 2 francs

